

**Séminaire R.Seidl / M.Belilos / Lacan lecteur de Freud / 7 décembre 2010 /
D.Seidl / M.Saraga**

R.Seidl : La dernière fois, nous avons mis les Pulsions en rapport avec *les Quatre Concepts* de Lacan, une corrélation presque évidente : Freud, lui-même, et Lacan parlaient de la pulsion en terme de concept fondamental .. Des textes simples à mettre en lien.

Alors pourquoi '*Pour introduire le narcissisme*', de Freud, avec '*La Relation d'objet*', Séminaire IV de Lacan ? Simplement car il s'agit de l'un de ses Séminaires où il parle le plus du Narcissisme.

Avec Narcissisme et Objet, nous sommes dans la question du sujet et de l'objet, du monde interne et du monde externe, c'est-à-dire de l'une des polarités du système psychique dont Freud nous parle. Il parle de trois polarités, dont la première est le monde interne et le monde externe, finalement le sujet et l'objet.

Les spécificités du narcissisme : le sujet devient l'objet du sujet. Il y a une réflexivité du désir. Cette réflexivité, peut-être l'une des grandes trouvailles de Freud, qu'il développera ensuite par rapport à d'autres pulsions et affects, notamment en 1926, avec l'angoisse. Et une réflexivité de l'angoisse, le sujet finissant par être angoissé de ses propres pulsions.

Plus tard, en 1929, de nouveau cette réflexivité mais avec l'agressivité. Qui peut se retourner contre le sujet, et cela devient la pulsion de mort.

Passons tout de suite la parole aux conférenciers : Michael Saraga va nous parler de Freud, et Daisy De Avila Seidl de la relation d'objet. Vous l'avez peut-être déjà entendue au PECL.

Les orateurs décident, semble-t-il, chaque fois de commencer par Freud et terminer par Lacan. Si vous insistez avec la chronologie, soyons chronologiques.

Michael Saraga : merci. J'espère que vous allez m'entendre. Merci aussi de l'invitation, qui m'honore. J'espère y faire honneur, on verra !

Je vais vous parler du texte de Freud '*Pour introduire le narcissisme*', et par cette voie arriver à la question de l'objet. Mais pour Freud, le narcissisme renvoie d'abord à la question de la psychose, et seulement d'une façon plus implicite (à mon avis) et plus seconde, à celle de la relation d'objet. C'est en se confrontant à la problématique de la psychose que Freud en arrive au narcissisme, qui joue un rôle central dans sa théorie de la psychose, sa théorie économique de la psychose, qui n'est pas la seule, mais néanmoins la principale.

Je vais essayer de vous exposer quelques-uns des enjeux du narcissisme, en faisant une investigation économique, au sens de Freud, dans la mesure où pour lui, le narcissisme est d'abord un stade du développement libidinal, dont on peut voir émerger les points de fixation à la faveur des flux et reflux de la libido. La question plus structurale de ce qui s'organise, et de quelle manière, à ce stade libidinal, est plutôt seconde. Ensuite, j'essaierai de dire quelque chose des rapports entre narcissisme et relation d'objet.

Pour situer le texte '*Pour introduire le narcissisme*', il faut planter le décor : nous pouvons faire débiter l'histoire en 1906, dans la correspondance avec Jung, Abraham et les réunions du Cercle Psychanalytique de Vienne. Freud essaye d'expliquer la démence précoce par un mouvement régressif de la libido vers ce qu'il appelle l'auto-érotisme infantile, l'un des stades du développement libidinal. Abraham va poursuivre les efforts de Freud. Il dira que la démence précoce est caractérisée par la fixation au stade auto-érotique, explication qui rend compte de la clinique et n'en appelle pas d'autre (explication).

En 1907, le conflit se déclare avec Jung, qui récuse un rôle causal de la sexualité dans la pathologie de la démence précoce. Les complexes de Jung vont au-delà du sexuel. Il fait l'hypothèse d'un élément organique : il faut ce qu'il appelle une toxine coagulante.

Le désaccord porte sur la nature du rapport au monde, et sur l'explication à chercher à la psychopathologie, purement sexuelle pour Freud, et duelle pour lui.

La démence précoce est un peu le champ de bataille, pendant plusieurs années, la question étant de savoir si la perte de réalité qui la caractérise est seulement sexuelle ou pas.

Bleuler, chez qui Jung travaille à l'époque, parle d'autisme, justement car il n'assimile pas le détachement de la réalité à la perte d'un intérêt sexuel.

Les cartes se distribuent ainsi : d'un côté Jung, avec l'autisme et la coagulation des complexes, de l'autre côté Freud, avec l'auto-érotisme et le retrait de la libido sur le Moi.

Freud va répondre à Jung dans l'analyse du cas Schreber, en proposant un nouveau stade de développement libidinal, un stade intermédiaire entre l'auto-érotisme et l'amour d'objet qu'il appelle le narcissisme. Pour y arriver (on voit déjà le premier rapport avec la relation d'objet), Freud part du désir homosexuel refoulé dont il fait l'hypothèse chez Schreber. Ce qui le mène au narcissisme. Il parle d'un mouvement d'amour de soi en l'autre, qu'il définit comme stade intermédiaire entre auto-érotisme et amour objectal.

Je cite Freud :

' L'individu en voie de développement rassemble en une unité ses pulsions sexuelles qui jusque là agissaient sur le mode auto-érotique,'

(c'est-à-dire un mode chaotique de pulsions partielles qui ne sont pas intégrées)

'afin de conquérir un objet d'amour. Il se prend d'abord lui-même, il prend son propre corps pour objet d'amour avant de passer au choix objectal d'une autre personne.'

Dans la psychose, si l'on veut bien l'appeler ainsi (il est assez complexe de savoir, chez Freud, de quoi il parle quand il parle de psychose,), le retrait de la libido du monde externe s'effectue sur le Moi, en raison de la fixation au stade narcissique. Il dit :

'Il est certain que dans la vie psychique normale, nous retirons sans cesse notre libido de certaines personnes ou de certains objets, sans pour cela tomber malades. Un être normal cherchera aussitôt un substitut à l'attachement qu'il a perdu. Alors que dans la paranoïa, la libido libérée se fixe sur le moi, elle est employée à l'amplification du moi.'

Freud en veut d'ailleurs pour preuve le délire des grandeurs, qu'il retrouve dans la plupart des cas de paranoïa. Puis le paranoïaque rebâtit l'univers, c'est-à-dire qu'il réinvestit, au moyen de son travail délirant, (ce que Schreber appelle dans le texte : à la six quatre deux).

Le délire de persécution est un exemple, pour Freud, de ce travail, qui ramène la libido aux personnes mêmes qu'elle avait délaissées.

Donc désinvestissement de l'objet, surinvestissement narcissique, réinvestissement délirant de l'objet, sont les trois temps de la séquence psychotique chez Freud.

Mais dans ce texte, il n'est pas très à l'aise, pour des raisons complexes que je vais essayer d'expliquer.

Dans sa théorie, la libido est en partie déssexualisée, au service des pulsions du Moi.

Il y a une distinction pulsions d'objet, pulsions du Moi. Les pulsions du Moi sont celles qui préservent l'individu, les pulsions d'objet, les pulsions sexuelles étant celles qui préservent la race. Dès lors, ces investissements du Moi, dit Freud, devraient maintenir les rapports avec le monde extérieur. Pourquoi la personne souffrant de démence précoce, pourquoi Schreber perd-t-il la réalité ? Les investissements du moi devraient maintenir ce rapport.

Alors, dit Freud, il faut ou bien faire coïncider ce que nous appelons investissement libidinal (c'est-à-dire l'intérêt dérivé des sources érotiques) avec l'intérêt tout court, ou bien admettre qu'un trouble important dans la répartition de la libido puisse amener par induction un trouble correspondant dans les investissements du Moi.

Donc la première hypothèse, dire que l'on peut faire coïncider ce que l'on appelle l'intérêt libidinal avec l'intérêt tout court, revient à nier tout intérêt pour le monde qui serait non sexuel. C'est la thèse de Jung, c'est-à-dire une seule énergie, qu'elle soit sexuelle ou non, finalement ne change rien.

Et Freud veut deux énergies, très important pour lui. Il fait donc cette deuxième hypothèse, 'admettre qu'un trouble important dans la répartition de la libido puisse amener par induction un trouble correspondant dans les investissements du Moi'.

Il y aurait un désinvestissement de certaines fonctions du Moi, lié au désinvestissement sexuel, par exemple un désinvestissement de l'épreuve de réalité. La perte d'intérêt libidinal pour le monde conduirait par induction, dit Freud, un désinvestissement des instances du Moi qui sont chargées de percevoir.

C'est tout de même problématique, car cette induction .. On ne voit pas très bien ce que c'est ! Freud le dit : ce sont là des problèmes devant lesquels nous nous trouvons encore embarrassés et désemparés.

Au fond, c'est Jung qui l'oblige à se lancer dans des choses spéculatives qu'il n'aime pas vraiment faire, Jung qui l'attend au coin du bois, contre-attaque en disant :

'ce n'est pas seulement l'intérêt érotique mais bien l'intérêt en général, soit l'ensemble de la réalité qui a disparu.'

On retrouve donc autisme ou narcissisme. Jung marque un point. Il attaque aussi sur la clinique. Il dit :

'la névrose résulte aussi d'une régression libidinale, sans perte de la réalité'.

Quelques années plus tard, il ajoute :

' Si l'on y regarde de plus près, on s'aperçoit que ce processus d'investissement du Moi, corrélatif de l'introversion de la libido, peut produire assurément un anachorète ascétique, qui exterminerait en lui toute trace d'intérêt érotique, mais pas un schizophrène.'

Jung dit : le névrosé retire son investissement libidinal du monde extérieur, il refoule son désir, mais il a gardé le contact avec le réel, car ce contact n'est pas que sexuel. Le psychotique a retiré, lui aussi, son investissement libidinal, mais cela ne suffit pas. S'il n'y avait que cela, il serait névrosé, il n'aurait pas perdu la réalité. Il faut une toxine coagulante.

R.S : oui, si vous me permettez déjà un premier commentaire, cette question de Jung est un peu la même, elle ressemble à ce que j'avais dit la dernière fois du malaise de Freud par rapport à Adler, dans la question de la pulsion. Car Freud tenait absolument dans ' Destin des pulsions ' à faire une seule pulsion, c'est-à-dire sexuelle et agressive. Il ne voulait pas les séparer. C'était tout le contraire. Car séparer, ce serait donner raison à Adler, en disant qu'il y avait une pulsion agressive détachée de la pulsion sexuelle. Raison pour laquelle il se tenait à l'exemple du sadisme, comme étant une seule pulsion. Ici, c'est le contraire : Jung dit qu'il n'y a qu'une seule pulsion, et Freud tenait à parler de deux pulsions : la pulsion du Moi et la pulsion sexuelle.

Plus tard, à partir de 1920, lorsque Freud fait sa refonte de la théorie des pulsions, il donne raison aux deux : Adler et Jung, en disant qu'il y a une seule pulsion, la pulsion de vie, englobant pulsion sexuelle et pulsion du Moi, et il va détacher la pulsion agressive, qui donnera la pulsion de mort.

M.S : oui, ce conflit est difficile à suivre, mais d'après moi Freud insiste sur une compréhension sexuelle du trouble psychique. Jung, lui, a un modèle plus large. Il parle de volonté, qui peut englober .. Raison pour laquelle Freud insiste sur le fait que l'investissement d'objet est libidinal, et seulement libidinal. Et pour pouvoir le faire, il doit libérer une partie qui serait les pulsions du Moi.

M.B : Lacan dira d'ailleurs que pour Jung, c'est une sorte de panthéisme psychique.

M.S : voilà.

C'est dans ce contexte que Freud écrit ' Pour introduire le narcissisme', en essayant de reprendre les problèmes que Jung lui pose, et il commence à définir plus précisément le narcissisme comme un stade du développement libidinal. Donc il dit :

'Nous nous formons ainsi, (en fait à partir de l'étude de la vie psychique des enfants et des peuples primitifs) la représentation d'un investissement libidinal originaire du Moi ; plus tard, une partie en est cédée aux objets, mais, fondamentalement l'investissement du Moi persiste et se comporte envers les investissements d'objet comme un animalcule protoplasmique envers les pseudopodes qu'il a émis. Dans notre recherche qui se développait à partir des symptômes névrotiques, la part de libido ainsi placée (la part de libido narcissique) devait nous rester cachée.'

'Nous voyons également, en gros, une opposition entre la libido du Moi et la libido d'objet. Plus l'une augmente, plus l'autre s'appauvrit. La plus haute phase de développement que peut atteindre la libido d'objet nous la voyons dans l'état de passion amoureuse, qui nous apparaît comme un dessaisissement de la personnalité propre, au profit de l'investissement d'objet. Son opposé se trouve dans le fantasme (ou l'autoperception) de fin du monde, chez le paranoïaque. Enfin, concernant la distinction des sortes d'énergie psychique, nous concluons que tout d'abord, dans l'état du narcissisme, elles se trouvent réunies, indiscernables pour notre analyse grossière. C'est seulement avec l'investissement d'objet qu'il devient possible de distinguer une énergie sexuelle, la libido, d'une énergie des pulsions du Moi.'

Une synthèse du stade auto-érotique, où pulsions du Moi et pulsion libidinale sont confondues. Le narcissisme est l'état du développement libidinal d'investissement originaire du Moi. C'est un narcissisme primaire qui ne distingue pas les pulsions sexuelles des pulsions du Moi, la libido du moi et la libido d'objet.

La psychose est caractérisée par la régression de la libido, à ce stade de narcissisme originel.

Freud dit :

'Le délire de grandeurs lui-même n'est pas créé de rien. C'est l'agrandissement et la manifestation d'un état qui avait existé auparavant. Ce narcissisme qui est apparu en faisant rentrer les investissements d'objets, nous voilà donc amenés à concevoir comme un narcissisme secondaire construit sur la base d'un narcissisme primaire.'

De nombreuses autres définitions existent, narcissisme primaire, secondaire, celle-ci est la première.

Dans la psychose, la libido retirée à l'objet se rattache au Moi, alors que dans la névrose, elle vient nourrir des fantasmes. Freud répond là à l'histoire de l'anachorète. Dans la normalité, elle devrait aller réinvestir des objets réels. Dans la psychose, elle va sur le Moi, dans la névrose elle investit des fantasmes.

Il dit :

' L'hystérique ou le névrosé par contrainte a lui aussi à un moment donné, dans les limites de sa maladie, sa relation à la réalité. Mais l'analyse montre qu'il n'a nullement supprimé sa relation érotique aux personnes et aux choses. Il la maintient dans le fantasme. C'est-à-dire que d'une part il a remplacé les objets réels par des objets imaginaires de son souvenir, ou bien il les a mêlés les uns aux autres. D'autre part, il a renoncé à entreprendre les actions motrices pour atteindre ses buts concernant ses objets. Il aura autrement, pour le paraphrène, (il appelle ainsi Schreber), il semble que le malade ait réellement retiré sa libido des personnes et des choses du monde extérieur, sans leur substituer d'autres objets dans ses fantasmes. Lorsque cette substitution se produit, elle semble être secondaire, et faire partie d'une tentative de guérison qui se propose de ramener la libido à l'objet.'

Pour Freud, on peut expliquer l'anachorète par la sublimation.

‘ Celui-ci peut bien avoir détourné des êtres humains son intérêt sexuel et pourtant l'avoir sublimé sous forme d'un intérêt accru pour le domaine divin, naturel, animal, sans que sa libido ait subi une introversion dirigée sur ses fantasmes (c'est-à-dire sans qu'il soit névrosé), ou un retour à son moi sans qu'il ne soit non plus psychotique. ‘

Ainsi, dans la névrose, la libido retirée aux objets externes investit des objets internes, distincts du Moi, bien que l'on puisse se demander où ils sont, le Moi n'est pas directement surinvesti. Ce n'est pas un mouvement narcissique. D'ailleurs Freud relève que le névrosé a une mauvaise image de lui-même, une mauvaise estime de lui, comme l'amoureux qui n'est pas payé de retour.

Dans la psychose par contre, c'est au Moi lui-même que s'attache la libido, aux dépens du monde extérieur, dans une sorte de mouvement qui réinstalle le narcissisme primitif, et même au délire des grandeurs, dans un cercle vicieux.

En somme pour Freud, le névrosé aime l'autre à l'intérieur de lui-même, qui se dérobe à son amour comme dans la réalité, tandis que le psychotique s'aime lui-même dans une sorte de cercle vicieux narcissique qui voit le Moi enfler aux dépens du monde, jusqu'à la destruction de celui-ci, jusqu'au retour d'un quelconque auto-érotisme. C'est-à-dire la désintégration du courant libidinal dans ses composantes pulsionnelles partielles, une image qui pourrait correspondre à la phénoménologie apocalyptique de la crise psychotique.

Pour conclure sur le narcissisme, d'après Freud : d'abord toute la libido est auto-érotique.

Puis toute la libido est narcissique, quand le Moi devient son propre objet d'amour. Libido d'objet et libido du moi confondues.

Puis la libido narcissique est partiellement désexualisée, elle devient pulsion du Moi, la part sexualisée circule entre le Moi et les objets, comme un protoplasme et selon les fixations narcissiques.

Le psychotique rapatrie toute la libido d'objet sur le Moi, et il perd la réalité.

Pour Jung : Il y a aussi un investissement d'objet qui est non sexuel. Mais une seule forme d'énergie à la base du fonctionnement psychique.

Freud veut le contraire : deux formes d'énergie à la base, pulsions du Moi, pulsion sexuelle, plus tard Eros et Thanatos, mais une seule forme d'investissement du Moi, d'intérêt sexuel. Il défend bec et ongles cette dualité, car il refuse l'idée du tout sexuel, ce qui reviendrait à dire rien n'est sexuel. Pour lui, l'histoire de l'homme avec ce qui l'entoure est une histoire d'amour et rien d'autre.

Raison pour laquelle il est contraint par Jung à faire tous ces pénibles développements vers l'idée d'un Moi objet de l'amour de lui-même, ce qui est tout de même une crampe mentale.

Après 1923, des changements, assez confus. Le narcissisme primaire renvoie à un état de satisfaction pré-objectale, avant l'objet, avant même que le Moi ne soit l'objet de lui-même, c'est un narcissisme sans Moi, l'état du fœtus.

Le narcissisme secondaire n'est plus le réinvestissement narcissique du Moi que l'on voit dans la démence précoce, mais simplement lié aux identifications successives y compris durant la vie adulte, il le rapproche de la sublimation.

Depuis cette période, le narcissisme commence à ressembler au narcissisme au sens laïque du terme, et s'éloigne de la psychose. Néanmoins la situation ne s'éclaircit pas guère.

J'en arrive à ma conclusion, en revenant sur la question du sujet et de l'objet, car narcissisme, identification, relation d'objet dépassent la question de la psychose. Il me semble pouvoir la formuler ainsi : au final, l'homme est-il seul dans une sorte de galerie de glaces, où il ne voit que son reflet, ou bien une relation avec l'autre est-elle possible ?

Je l'avais signalé, Freud en arrive au narcissisme car il s'affronte à la psychose, mais par la relation d'objet, par la relation homosexuelle, et dans ce passage il fait un développement sur la question du

choix d'objet. Il dit : il y a deux types de choix d'objet, le choix par étayage et le choix narcissique. Par étayage, on fait le choix de ce qui nous complète. Et narcissique, on fait le choix de ce qui nous ressemble, l'homosexualité en est l'exemple, cela renvoie à l'idée d'identification.

Le fait que la libido puisse circuler du Moi à l'objet (comme les pseudopodes dont il parlait) signale une sorte de similitude de nature entre le Moi et l'objet, puisqu'ils ont les deux en commun cette capacité de pouvoir fixer la libido.

Je pense que c'est assez proche de la façon dont Lacan peut construire le sujet, vous en savez plus là-dessus !

En tout cas, il y a quelque chose d'indissociable entre la question du narcissisme et celle de la relation d'objet, la libido circule de l'un à l'autre.

Il me semble qu'il y a un premier problème, chronologique. Car le choix d'objet par étayage est au service des pulsions du Moi, ce n'est pas un choix narcissique. Il ne se fait pas par identification. Comment choisit-on par étayage ? Freud ne le dit pas, mais l'exemple typique de la relation par étayage est celui de l'expérience de satisfaction, du *Nebenmensch* qui doit répondre à la demande, car l'expérience de satisfaction est tout de même première, chronologiquement elle est antérieure au narcissisme. Au moment où le nourrisson se nourrit, il en est encore au stade auto-érotique. Cela sous-entendrait que le narcissisme vient après, alors que Freud précise qu'il faut du narcissisme pour avoir une relation d'objet. C'est donc complexe .. Mais si l'on admet que la relation d'objet identificatoire narcissique est seconde (d'abord relation par étayage puis choix d'objet narcissique), on peut se demander comment l'on passe de l'un à l'autre. On peut imaginer une sorte de révolution structurale, c'est peut-être ce que propose Lacan autour du stade du miroir, mais je ne suis pas sûr.

Freud indique plutôt l'idée de ' petit à petit ', on s'appuie sur l'autre pour en arriver à s'identifier, à développer un choix d'objet narcissique.

Mais d'après moi, il y a surtout un autre problème : cette relation par étayage, ce choix d'objet complémentaire n'a rien de symbolique. Ce n'est pas un complémentaire symbolique comme dedans-dehors, blanc-noir, homme-femme. Mais quelque chose de nécessaire : faim-nourriture. C'est réel.

La question reste entière : y a-t-il une relation possible autre que spéculaire ou concrète ?

On pourrait imaginer d'un côté une sorte de triangle entre narcissique - identification - imaginaire, et relation d'objet narcissique, qui serait la structure d'une relation imaginaire (l'autre comme soi, soi comme un autre) et éventuellement une alternative encore plus archaïque, les pulsions du moi - la satisfaction réelle - et une relation d'étayage.

Aucune de ces deux structures n'est très satisfaisante.

La question reste : peut-on imaginer une couche de plus, un dégagement de ces relations narcissiques et anaclitiques décrites ?

Lacan dirait peut-être c'est structural. Intervention du tiers, le phallus le permet : avoir autre chose que ces deux modalités de relation. Mais la façon dont s'opère cette révolution structurale n'est pas claire pour moi.

Il me semble que d'autres auteurs ont élaboré cette idée. Winnicott, par exemple, dirait peut-être pour répondre à cette question : petit à petit la réalité s'impose par la frustration suffisamment bonne, permettant de sédimenter la relation narcissique, et de libérer un espace transitionnel. Un espace possible pour autre chose.

Mélanie Klein dirait peut-être : d'abord l'objet est tout autre, tout autre ou tout soi, dans un rapport narcissique. Ensuite une relation s'établit car l'objet est clivé, le bon (soi), le mauvais dehors, ce serait un modèle de relation d'étayage, et au moment de son intégration dans une

position dépressive le sujet peut se dégager, en reconnaissant l'altérité radicale de l'autre, son statut d'objet total, dès lors peut-être inatteignable, du moins présent face à soi, avec la possibilité d'une relation, même marquée par la dépression.

R.S : merci beaucoup. Il me semble que vous avez parlé de l'essentiel dans ce texte, en ce qui concerne la mise en place de la relation du sujet, du Moi et de l'objet. Freud a commencé par le narcissisme primaire, puis secondaire. Ensuite la place du fantasme entre le sujet et l'objet, caractérisée par la névrose, pour terminer par cette question du choix d'objet, toucher aussi à l'identification, que Lacan reprendra dans son commentaire de Freud à cette période. Il y aura d'autres choses, le texte est relativement riche, je vous ai demandé de parler 15 minutes, il est impossible de tout épuiser. La question de l'idéal du moi et du début de la deuxième topique qu'il élabore déjà, et la conscience morale qui ouvrira vers tout le champ du collectif.

M.B : J'ai trouvé aussi très intéressant dans votre exposé d'avoir mis en lumière la difficulté à laquelle se heurte Freud, la limite qu'il atteint, et dont Lacan va se saisir. Vous élaborez plusieurs possibilités, Winnicott, Mélanie Klein, mais en même temps vous avez mis l'accent sur ce trait, cette difficulté de Freud à un moment : lui ou moi.

M.S : difficulté qui était la mienne aussi

R.S : on le découvre au fur et à mesure

M.B : c'est un peu un suspens

Daisy Seidl : vous avez planté le décor, je plante le mien ! Parler en quinze minutes de ce Séminaire, c'est très difficile, quelques personnes présentes ce soir participent au PECL et savent un peu ce dont il s'agit.

Ce Séminaire a lieu en 56-57, à l'époque le discours psychanalytique était fortement marqué, dominé par les Kleinien qui nommaient la relation d'objet une relation dite 'duelle' entre l'enfant et la mère. Et si l'on prend la lecture dite structurale, celle de Levi-Strauss, de 1955, dont Lacan se servira dans ce Séminaire, avec son article 'La Structure des mythes', l'on pourrait dire que cette relation a deux termes, deux éléments, deux places : celles de l'enfant et de la mère.

A noter, Freud a très peu développé cette notion de relation d'objet. Il a plutôt parlé du choix d'objet.

Lacan commence ce Séminaire par un autre développement, non pas celui de relation mais celui de la théorie du manque. Il débute avant : avant la satisfaction.

Il part du principe que cette relation est marquée par le manque, et toute trouvaille d'objet n'est que retrouvaille, comme disait Freud dans son article juste après le narcissisme (1915) dans 'Pulsions et destins des pulsions', où d'emblée nous remarquons que l'objet est saisi par la voie de l'objet perdu. Car l'objet d'instance n'entre en fonction que par rapport au manque. Il s'agit donc d'un rapport fondamental : le rapport au manque d'objet.

Cette nostalgie qui nous lie à l'objet perdu installe une dialectique entre le sujet et l'objet, dans une recherche pleine de tensions, destinée à être essentiellement conflictuelle entre le sujet et le monde.

Lacan dépliera cette théorie du manque en trois formes de manque :

la castration, qui serait *symbolique* et dont l'objet serait le phallus *imaginaire*,

la frustration, qui serait inscrite dans *l'imaginaire*, et l'objet dans le *réel*,

et la privation, qui serait inscrite dans le *réel*, et le phallus dans le *symbolique*.

mère ----- enfant

agent	manque	objet
	S castration	I phallus
	I frustration	R sein
	R privation	S phallus

(I : imaginaire, S : symbolique, R : réel)

A l'époque, Monsieur et Madame Balint ont développé ' le Primary Love', qui était une parfaite réciprocité entre la mère et l'enfant.

Lacan trouve cela contraire à toute expérience clinique, en raison de discordances fondamentales observées par tous.

Alors votre texte se termine par une recherche de plusieurs courants psychanalytiques, pour trouver ' ce qui marche'.

Lacan dit d'emblée que cela ne marchera pas, car il y a une discordance due à cette tension entre la satisfaction et le manque.

A partir de là, il dira que la frustration (au milieu du tableau ci-dessus) est le vrai centre de la relation mère-enfant.

Il la définit ainsi :

'La frustration est considérée comme un ensemble d'impressions réelles, vécues par le sujet à une période du développement où sa relation à l'objet réel est centrée d'habitude sur *l'imgo* dite primordiale du sein maternel.'

Donc la théorie de l'objet de Lacan commence là, mais il n'y fait pas son développement, il le fera dans le Séminaire X.

C'est un début.

Pour résumer la théorie de l'objet chez Lacan, dans ce Séminaire, il dit la chose suivante :

' L'objet se présente d'abord dans une quête de l'objet perdu.

L'objet surgit de l'exercice de ce que Freud appelle le système primaire du plaisir, sous une forme plus ou moins hallucinée.

L'objet apparaît dans une réciprocité imaginaire, à savoir que dans toute relation du sujet avec l'objet, la place de celui qui est en face (objet) est simultanément occupée par le sujet.

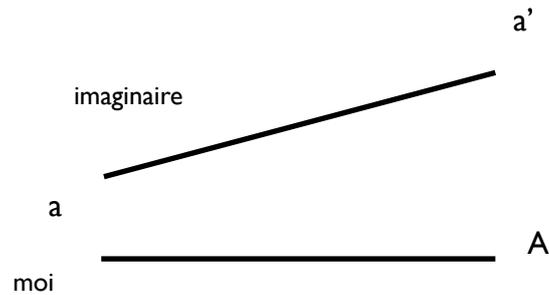
Ainsi, l'identification à l'objet est à la base de toute relation à celui-ci.'

Ce qui fait dire à Lacan d'emblée, au tout début du Séminaire, page 17 :

' Cette relation de réciprocité entre le sujet et l'objet, qui mérite d'être appelée une relation en miroir, pose en soi-même déjà tellement de questions que, pour essayer de les résoudre, j'ai moi-même introduit dans la théorie analytique la notion de stade du miroir.'

Article de 1936.

Il s'agit pour lui du moment où l'enfant reconnaît son image en entier, dans le miroir, et qui va illustrer le caractère conflictuel de la relation duelle.



a ----- a' (axe aa' : imaginaire)
 A : Grand Autre
 a : petit autre

C'est son schéma L, il met aussi l'inconscient, que je ne mets pas.

Pour illustrer ce conflit , 'je est un autre', phrase bien connue.
 Relation en miroir.

Concernant la pulsion, liée à l'objet (comme nous l'avons vu dans le séminaire précédent, avec Marlène Belilos et Dominique Miller), pour Lacan l'important est la notion de Ich libido, développée par Freud dans son article sur le narcissisme. Elle est fondamentale comme réservoir de libido, qui sera constituante de l'objet. C'est-à-dire cette énergie (il ne va pas prendre la chose du point de vue énergétique) mais ce réservoir est très important.

Il dira, tout au long du Séminaire, c'est la notion de tension narcissique du rapport de l'homme à l'image qui a introduit l'idée de la commune mesure libidinale, en même temps celle du centre des réserves à partir duquel s'établit toute relation objectale, en tant qu'elle est fondamentalement imaginaire.

'Si cette relation peut apparaître se soutenir de façon directe et sans béance, c'est seulement lorsqu'il s'agit des relations appelées depuis pré-génitales, voir-être vu, attaquer-être attaqué, passif-actif. Le sujet vit ces relations sur un mode qui implique toujours, de façon plus ou moins implicite, plus ou moins manifeste, son identification au partenaire'.

Nous pouvons les observer en travaillant avec les enfants : nous remarquons leur tendance au transitivity.

Ces relations sont donc vécues dans une réciprocité d'ambivalence entre la position du sujet et celle du partenaire.

Autrement dit, l'une des articulations essentielles du narcissisme est la fascination du sujet par l'image, laquelle n'est jamais en fin de compte qu'une image qu'il porte en lui-même.

Voilà ce que Lacan dit de la théorie du narcissisme.

Alors l'introduction de l'Imaginaire, devenue si prévalent depuis, ne s'est donc produit qu'à partir de l'article sur le narcissisme, ne s'articule à la théorie de la sexualité qu'en 1915 avec 'Pulsions et destin des pulsions', ne se formule à propos de la phase phallique qu'en 1920, mais s'affirme alors d'une façon si catégorique que dès cette époque elle apparaît très perturbante.

Le stade du miroir part de la relation narcissique, en tant que fondatrice du Moi, en tant qu'actrice *Urbild* de la constitution de cette fonction imaginaire qui s'appelle : le Moi (a-a').

De là, il note que tous les stades du développement, de l'oral en passant par l'anal jusqu'au phallique, sont marqués par un élément d'ambivalence dans cette relation du sujet à l'Autre.

D'où la position du sujet participe de celle de l'Autre, le sujet est 'deux', il participe toujours à une situation duelle. La relation duelle ne sera donc pas entre la mère et l'enfant, mais entre le sujet et son image, relation marquée par le conflit, comme je l'ai déjà souligné.

Concernant la notion d'objet et du Moi, introduite par Freud dans son article sur le narcissisme, la question que pose Lacan (question éventuelle pour la discussion) est : comment savoir si la notion Moi - non-Moi entre d'abord par l'image, ou par ce qui peut être possédé ?

Vous avez parlé de Winnicott. D'après lui, le corps est 'the first not-me possession', c'est-à-dire j'ai un corps, je ne suis pas le corps.

Lacan reprend cela, il suffit de suivre Freud : l'enfant en tant qu'objet réel symbolise l'image pour la mère. Plus précisément, l'enfant en tant que réel prend, pour la mère, la fonction symbolique de son besoin imaginaire, le phallus.

Les trois termes *Symbolique*, *Imaginaire* et *Réel* sont fortement développés dans ce Séminaire, et donnent d'autres dimensions à la notion d'objet.

Il n'y a pas 'qu'un'. Ou plutôt il n'y a 'qu'un', mais avec des permutations.

La permutation est un modèle mathématique. Les mathématiciens peuvent en parler mieux que moi ! C'est un changement d'un terme par un autre dans une transposition des choses et ses arrangements possibles.

Lacan s'en servira beaucoup dans ce Séminaire, pour développer ce tableau. Il y met ensuite les agents, prend les mythes du petit Hans pour illustrer sa théorie.

Car, dit Lacan, il est impossible de comprendre la relation d'objet entre mère et enfant si l'on ne met pas le phallus comme élément tiers, médiateur dans cette relation :

Triangle phallus - mère - enfant. (*schéma en annexe*)

Le père en dehors, position 4. Nous ne parlerons pas du père aujourd'hui.

En partant de ce principe, Lacan note que la relation mère-enfant n'est pas duelle, car un terme tiers entre dans cette relation, un terme qui manque, le phallus. C'est l'image phallique que l'enfant réalise sur lui-même. Cela passe donc par ce rapport de la mère avec cet autre imaginaire qu'est son propre phallus.

Souvenez-vous, Freud avait développé l'équation faeces-phallus-enfant dans sa théorie.

Lacan est très enthousiaste avec le texte de Freud concernant le narcissisme, dans la dernière leçon de ce Séminaire, '*De Hans-Le-Fétiche à Léonard-En-Miroir*'.

Au sujet du texte '*Un souvenir d'enfance de Leonardo da Vinci*', Lacan nous fait remarquer :

'Six ans après les *Trois essais sur la sexualité* et dix ou douze ans après les premières perceptions que Freud a eues de la bisexualité - dans ce que Freud a jusque-là dégagé de la fonction du complexe de castration d'une part, de l'importance du phallus, du phallus imaginaire en tant qu'il est l'objet du *Penis-neid* de la femme d'autre part -, qu'est-ce qu'introduit de nouveau l'essai sur Leonardo da Vinci ?

Il introduit, très précisément, en mai 1910, l'importance de la fonction mère phallique, et femme phallique. Non pas pour celle qui en est le sujet, mais pour l'enfant qui dépend de ce sujet.

Que l'enfant soit lié à une mère qui est d'autre part liée sur le plan imaginaire au phallus en tant que manque, voilà la relation que Freud introduit, et qui se distingue absolument de tout ce qu'il a pu dire jusque là sur le rapport de la femme et du phallus.

...

En d'autres termes, le fait que l'enfant en tant qu'isolé dans la confrontation duelle avec la femme, se trouve du même coup affronté au problème du phallus en tant que manque pour son partenaire féminin, c'est-à-dire, en l'occasion, pour le partenaire maternel, voilà autour de quoi tourne tout ce que Freud élucubre à propos de Leonardo da Vinci. C'est ce qui fait le relief et l'originalité de cette

observation, qui se trouve être par ailleurs, et non par hasard, la première oeuvre où Freud fait mention du terme de narcissisme.’

C’est donc, pour Lacan, le commencement de la structuration comme telle du registre de l’imaginaire dans l’oeuvre freudienne.

Lacan est surtout saisi par la lecture des manuscrits de Leonardo da Vinci, par son écriture en miroir :

‘Vous le voyez se parler tout le temps à lui-même, en s’appelant soi-même ‘tu’.‘

Car il a été dans les musées, a pris ses manuscrits, et lit que Leonardo da Vinci écrivait dans les marges :

‘Tu feras cela, tu demanderas à Jean de Paris le secret de la peinture sèche, tu iras chercher deux pincées de lavande ou de romarin au magasin du coin’.

..

‘ Pour tout dire, la relation d’identification du moi à l’autre (au petit autre) qui s’est instaurée dans ce cas, me paraît essentielle pour comprendre comment se constituent les identifications à partir desquelles progresse le moi du sujet. ‘

...

‘Nous aurions vraiment ainsi, dans le cas de Leonardo da Vinci, quelqu’un qui s’adresse et se commande à lui-même à partir de son autre imaginaire. Son écriture en miroir tiendrait purement et simplement à sa propre position vis-vis de lui-même. ‘

Voilà succinctement ce que j’ai pu résumer par rapport à la position du narcissisme dans ce Séminaire, qui est la constitution du moi et cette progression, dont Lacan parle, de ces permutations, la progression de la construction du Moi.

C’est presque, pour lui, une notion un peu développementale, mais il ne parle pas d’organisation, car dans l’épisode par exemple du *Lumpf* du petit Hans, l’on pourrait être interprétatif et dire : il a régressé. Lacan dit non. Ce n’est pas une régression, il change de plan, il fait un mythe autour du *Lumpf*, et essaye de construire une histoire, une tentative de symbolisation.

Pour lui, cette histoire de régression apparaît peu. Il y a une progression du Moi, mais une permutation des places.

R.S : tu as commencé par la question du discours kleinien de l’époque, qui est vraiment impressionnant. Quand on lit Lacan dans ce Séminaire, on a souvent cette impression de dialogue avec Mélanie Klein. De la même manière que Freud parlait du narcissisme, de cet amour du sujet par le sujet, cet espèce de self-service amoureux, puis il passe à la relation d’objet (objet par étayage ..) .

Quand il parle de l’amour d’objet, cette question de Platon que Lacan a d’ailleurs repris dans le transfert, l’amoureux (celui qui aime) et celui qui est aimé. Lorsqu’il aime il s’appauvrit, alors que quand il se sent aimé il s’enrichit. Freud revient beaucoup sur cette histoire d’enrichissement, appauvrissement, c’est très économique. Lacan laisse tomber cela, introduit un autre Freud, celui de la *Psychologie des foules*, il parle d’identification, sort de la dialectique de l’appauvrissement et de l’enrichissement pour entrer dans une dialectique de l’introjection et de la projection. Finalement il arrive à la question de l’identification projective, introjective, sans en parler, en y faisant référence très délicatement.

Nous reviendrons sur d’autres points dans le débat, tu as parlé de la fascination du sujet par l’image et du phallus comme élément tiers, ce sont des questions importantes.

Je vais poser une question à Marlène, ou Leslie répondra ensuite, car c’est une question impossible que Michael Saraga a mis sur table : l’homme est-il seul dans une galerie de glaces ou la relation d’objet est-elle possible ?

Cette question n'est pas seulement celle de la soirée, mais aussi pour la psychanalyse, la philosophie : Est-on seul dans une galerie de glaces ? Suis-je en train de me voir à travers vous ? Ou êtes-vous vraiment là ?

Marlène, que nous dis-tu ?

M.B : je ne suis pas tout à fait .. Je me suis en fait intéressée à la question que vous posez par rapport à l'impasse de Freud à un moment dans ' *Pour introduire le narcissisme*', et pourquoi Lacan s'est arrêté sur ce texte. Il en parle comme de ' la révolution freudienne'. Et voit en même temps l'impasse de ce texte, duquel il construira le stade du miroir. Il va lier le narcissisme au Moi. Pour y regarder de plus près, je vous conseille de lire les trois Séminaires qui précèdent celui-là. Ils sont formidables, écrits dans une langue 'facile'.

R.S : tu dis cela car cela fait 20 ans que tu lis Lacan !

M.B : non, je ne dirais pas cela de celui que Daisy a essayé de nous résumer, et qui est beaucoup plus difficile.

Le I ' *Les écrits techniques de Freud*', le II ' *Le Moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*', et le III ' *Les Psychoses*'.

Pour vous distraire, j'ai retrouvé une phrase magnifique, illustrant ce que Daisy a mis au tableau sur l'Imaginaire. (*Séminaire III, les Psychoses, 1955, page 181*) :

Dans une analyse ' le sujet commence par parler de lui, il ne parle pas à vous - ensuite, il parle pas à vous, mais il ne parle pas de lui - quand il aura parlé de lui, qui aura sensiblement changé dans l'intervalle, à vous, nous serons arrivés à la fin de l'analyse.'

Cela montre bien tout le processus de la barre imaginaire et du Moi entre a et a'.

Maintenant la question que vous posez est celle de Lacan au moment de sa thèse., ' *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*', ce que l'on a appelé ' le cas Aimée'.

Il est le premier à suivre une patiente pendant un an et demi, Aimée.

En résumé, elle a été internée car elle a essayé d'agresser une actrice célèbre de l'époque.

Son acte (Lacan en découvrira le mécanisme) : 'Aimée' a une soeur, installée chez elle. Aimée a eu un enfant, la soeur pas, et cette dernière va s'accaparer l'enfant. Aimée ne réagit pas. C'est ce qui intéresse Lacan. Pourquoi ne réagit-elle pas ? Mais va agresser une actrice célèbre.

La tension, au lieu de se manifester contre la soeur, va se manifester contre l'actrice. Qui est ' son autre Moi', une sorte d'idéalisation d'elle-même. Cette actrice célèbre dont tout le monde parle. J'avais trouvé cela dans un livre que je vous recommande, ' *Le retour à Freud de Jacques Lacan*' de Philippe Julien, qui résume assez bien la question que vous posez :

'Freud expliquait la question narcissique de l'objet par une conversion de l'agressivité en amour. Métamorphose venant d'un refoulement de la pulsion agressive, par suite d'une exagération du processus de socialité. Il y aurait passage précoce, et peu heureux, d'un temps à un autre. Par le stade du miroir, Lacan unifie ces deux temps en un seul, le narcissisme et l'agressivité sont corrélatifs, en ce moment de formation du Moi par l'image de l'autre. En effet le narcissisme, selon lequel l'image du corps propre se soutient de l'image de l'autre, introduit une tension. L'autre en son image à la fois m'attire et me repousse, en effet je ne suis qu'en l'autre et en même temps il demeure étranger. Cet autre qu'est moi-même est autre que moi-même.'

D.S : oui, il parle de cette tension narcissique qui maintient le sujet avec un certain conflit éternel.

M.B : Lacan va le développer, raison pour laquelle je trouvais cela intéressant aussi bien dans sa thèse que dans l'analyse : il parlera de la rivalité fraternelle. Où cela se joue assez bien : l'autre est moi-même, et moi je suis l'autre. Chez Aimée, il s'agit de sa soeur, et au lieu de l'agresser, elle ne

réagit pas, et agresse cette image avec cette actrice extraordinaire. Ce sera aussi le cas des soeurs Papin, l'autre grand cas examiné par Lacan.

Nous sommes à une époque antérieure (1932-36) à celle que Daisy a analysé (1955- 56).

D.S : 55-56. Je pense qu'il part, pour le stade du miroir, sur le narcissisme (1914), ensuite les expériences de Vallon, un psychologue français. Et en 36, il fait cette intervention de 10 à 15 minutes dans un congrès, il est très vite interrompu, donc nous n'avons pas entendu Lacan à ce moment-là. Ce stade du miroir va l'accompagner jusqu'à la fin de sa théorisation, il ne va plus l'abandonner. Ce sera toujours en retrait, comme un miroir qui reflète aussi quelque chose de lui.

M.B : nous reviendrons dans le prochain séminaire là-dessus, le stade du miroir et les psychoses. Mais je trouvais intéressant de montrer comment Lacan sort de cette impasse de Freud, en liant le narcissisme au Moi. En en faisant deux temps : c'est moi ou l'autre, c'est moi et l'autre.

Lacan dira de cette Aimée qu'elle a une haine éperdue, hainamoureuse, dans la négation éperdue d'elle-même. Sa soeur est l'image-même de l'être.

Les paranoïaques sont ceux à qui l'on peut donner un travail social, et dans cette thèse, qui est aussi celle de la personnalité, ' *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité* ', il emploie ce mot à dessein. Car en fait les psychiatres parlent à ce moment-là de la 'discordance'.

Lacan, lui, dit qu'il n'y a pas discordance (chez Aimée) mais concordance avec sa personnalité.

Il va écouter Aimée et essayer d'analyser la psychose sous cet angle.

Je trouvais cela intéressant par rapport au narcissisme, qui précède ce que tu poses dans la relation d'objet.

R.S : oui, Lacan avec ce stade du miroir (qui va le suivre toute sa vie) irait dans cette direction de l'homme 'seul dans une galerie de glaces', dont vous avez parlé. En lisant Freud, l'on a un peu cette impression, car dans la psychose c'est évident : nous sommes en présence de cet entretien isolé, encore faudrait-il distinguer le schizoïde du paranoïaque. Mais dans la névrose, Freud dit qu'il y a cette perte de réalité, avec un fil qui reste, l'intérêt de l'objet, à travers le fantasme. Lequel est tout de même ' le sujet avec le sujet'.

Pour sortir de la 'galerie des glaces', il faudrait une théorie sur le 'normal', chose que Freud ne fait pas. Il interroge uniquement psychose et névrose. L'on imagine qu'il doit avoir une légère conception du 'normal' qui serait lié à la réalité, mais cela nous manque. Ou pas ?

Lise Schild : Cette question du stade du miroir est une véritable causalité psychique instaurée par Lacan. Partir de là avec tout ce qu'il y accroche, car ce dont vous parliez sur l'objet, que se passe-t-il à un moment donné .. l'on arrive au niveau du fantasme .. Entre temps, il y a l'Oedipe. A partir de cette question de première rencontre avec son image, il y a un fondement qui suivra Lacan.

D.S : L'oedipe, ce serait cela le quatrième

L.S : dans cette image, ce double mortifère se manifestant dans la psychose sous la forme de phénomènes de dédoublement, de dissociations, il y a à un moment une parole (le phallus, le père) qui nomme quelque chose permettant d'entrer dans ce registre symbolique.

Il n'est pas étonnant que Lacan ait formalisé cela après sa thèse, et après ses développements dans la causalité psychique (chronologiquement antérieure au stade du miroir). C'est une possibilité de sortir de la problématique du 'normal - pas-normal' par le biais de cette question du Moi à tout jamais séparé de lui-même. Élément fondamental pour suivre tout le trajet dans la psychose, puis de voir comment éventuellement en sortir. Il y a effectivement un léger côté développemental, artificiel ...

D.S : il y a la question de la progression du Moi, mais Lacan se sert du stade du miroir pour introduire l'objet a, qui est une partie non réfléchi dans le miroir, une partie qui échappe, dont il n'y a pas de mots, ce ne sera pas 'signifiantisé'. Il se sert du stade du miroir pour introduire un élément complexe,

L.S : oui, il l'ajoute

D.S : et ce dont vous avez parlé à propos de l'objet total. Pour Lacan, il n'y a pas d'objet total, il fait un très léger commentaire dans le Séminaire VIII sur le Transfert, en disant c'est merveilleux, les psychanalystes ont découvert l'objet partiel, mais pourquoi viennent-ils couvrir ensuite avec l'objet total venu un peu gâcher où notre amour échoue .. Quelque chose d'approchant.

Pour lui, pas d'objet total, par contre il introduit la question dépressive dans le stade du miroir.

Il y a deux temps. L'enfant a un moment de jubilation, il se reconnaît comme entier dans le miroir, mais il y a un autre, la mère qui entérine cette image. Et quand il rencontre cette mère, il lève le bras, dans le miroir, le bras se lève, il lève le bras devant la mère, le bras ne se lève pas. Il rencontre une espèce d'autre, plus grand que lui, qui ne lui obéit pas. Lacan parle de ce moment comme de celui de la rencontre avec le maître, le moment de la phase dépressive. Il est sujet, dans ce reflet, à quelque chose d'autre aussi. Puisqu'il symbolise dans un premier temps le phallus de la mère, mais n'est pas maître de la situation, pour autant qu'il sorte de cette position, de ce reflet.

La question de l'amour n'est pas par rapport à l'état dépressif développé par les Kleinien, ni à l'objet total. Il délie cela dans un autre champ. Il ne parle pas de l'amour.

Toute la difficulté du Séminaire IV est : comment le petit Hans va-t-il renoncer à penser que sa maman a un phallus, comment va-t-il réussir à translater ce pénis imaginaire au pénis symbolique ?

Lacan commente : en analyse, c'est incroyable, j'ai des hommes, adultes, et l'on voit bien qu'ils n'ont pas renoncé à cette notion de femme phallique, à savoir le phallus imaginaire de la mère. Quelque chose reste, comme fixé depuis l'enfance. Il dit d'ailleurs que le petit Hans n'est pas un exemple d'Oedipe bien réussi. En fin de Séminaire, il conclura : le petit Hans est le fils de deux femmes, sa mère et la mère de son père. La relation d'objet sera donc de type narcissique, en miroir.

Par contre je ne sais où il a développé que la relation par étayage est plus complexe, puisque la personne va dépendre de l'amour de l'autre, d'être aimée, elle est comme un objet dépendant dans cette complémentarité. Lacan souligne à cette occasion que la relation narcissique est tout de même mieux car l'on va encore se refléter dans l'autre, l'on peut avoir des moments d'oblativité, offrir .. Alors que si l'on est dépendant ..

R.S : finalement dans ce texte du narcissisme, je ne sais si vous acquiescez, Freud parle peu de sexualité. Il parle d'amour.

M.B : je suis absolument d'accord

M.S : ce qui commence tout de même par le désir homosexuel.

M.B : car la personne aime 'soi-même'

R.S : le désir homosexuel est un amour de soi

M.B : la distinction amour - sexualité est complexe.

L'histoire du langage, à un niveau plus 'premier', indique-t-elle quelque chose de cette issue .. Dans le langage, quelque chose est nécessairement partagé. La langue est partagée. Nous ne sommes pas .. Si l'on est seul dans une galerie de glaces, on n'apprendra jamais à parler.

R.S : on peut toujours parler avec cette image.

L.S : à un moment on a envie d'être entendu, de comprendre ce que l'on nous dit et d'être compris de l'autre. Comment l'expliquer ?

M.S : cela rejoint la séquence de l'analyse. On peut imaginer .. à ce moment-là, Lacan n'est pas si pessimiste sur la possibilité d'être vraiment en relation avec quelqu'un, car si je parle de moi à quelqu'un d'autre ..

D.S : il dit qu'il participe à la relation de l'objet. Il ne dit pas qu'il est complètement collé et ne voit que lui-même. Cela fait penser à un film de Hitchcock ce que vous dites, enfermé et ne voit que lui-même. Il participe de la position de l'autre. Il n'est pas l'autre. Bien sûr, s'il est l'autre, il s'agit de psychose.

M.B : Lacan, dans le Séminaire II, fait une critique de la métapsychologie de Freud, pour dire : la théorie de l'inconscient tient bien. Il n'en est pas de même de la conscience.

' On croit qu'on peut toujours s'arranger pour qu'une construction théorique ça marche, ça colle, mais non. L'appareil de la conscience a des propriétés tout à fait spéciales, et la cohérence-même de son système, la nécessité de sa déduction fait buter Freud. On ne comprend pas que cet appareil, contrairement aux autres, puisse fonctionner même quand il est désinvesti. Avec le système conscient, on entre dans le paradoxe. Pourquoi cet échec ? Ce n'est pas parce que Freud ne sait pas s'y prendre, il avait tout son temps, s'il n'y est pas arrivé, il y a une raison, (il revient là à la temporalité), nous voyons là apparaître pour la première fois le paradoxe du système de la conscience. Il faut à la fois qu'il soit là et qu'il ne soit pas là.'

La grande histoire du narcissisme va être celle de la temporalité. Il y a l'image avec le miroir, et la temporalité.

R.S : et le surgissement de la théorie du fantasme, qui va prendre forme. Pour Lacan c'est le voile, entre le sujet et l'objet. Le voile, fétiche, vêtement qui est là pour cacher quoi exactement ? Le sexe ? Non seulement ce que l'on a, mais aussi ce que l'on n'a pas. Il interroge là cette idée, à savoir le manque, non seulement celui du sujet auquel nous sommes habitués, mais aussi le manque chez l'objet. L'objet a quelque chose d'incomplet alors que le désir du sujet est toujours une sorte de toute puissance de l'objet. Quand le sujet s'aperçoit que le phallus n'est pas, il va chercher ailleurs. Il s'agit pratiquement d'une idée hystérique de la relation d'objet pour Lacan. Vous voulez poser une question ?

D.S : le public est très silencieux.
Pas de questions? Vous avez tout compris !

R.S : Olivier ?

Olivier Cler : je suis assez frappé par le fait que si l'on en reste à la relation d'objet (c'est d'ailleurs toute la critique de Lacan dans ce Séminaire), si l'on en reste à une conception sujet - objet, on n'en sortira jamais. Il faut faire intervenir la question du langage. Et même le triangle magique dessiné par Daisy au tableau, rigoureusement mis par Lacan au départ (la mère, l'enfant et le phallus), ce n'est pas aussi simple que mère - enfant, réciprocité, Primary Love ... Mais le phallus lui-même est impossible sans l'efficacité du langage

D.S : il s'agit de la fonction symbolique, la fonction signifiante

O.C : ce qu'il appelle le père à cette époque est bien ce qu'il développera ensuite : la question de l'existence de ce qui fait la dualité entre le sujet et le langage. Il y a toujours une dualité bien qu'en philosophie on ait pensé l'avoir dépassé. Miller l'expliquait, Lacan introduit très fortement la dualité du sujet et du langage. Effectivement la question intéressante, par rapport au narcissisme et à la

psychose, est de voir ce qui se passe dans le langage, à savoir ce que Lacan met à cette époque dans la fonction paternelle ne fonctionne plus. Il n'y a plus de phallus comme signifiant du complexe de castration, c'est la psychose, c'est-à-dire la ? complète, plus de repères puisqu'il n'y a plus de manque, même plus de dualité, une dyade dit Lacan, une relation mortelle entre l'enfant et sa mère, pour schématiser à grands traits. Mais le langage est tout ce qui va donner la trame de la suite, la problématique chez Lacan.

D.S : C'est un Séminaire sur l'Oedipe, nous avons parlé des deux mythes fondateurs de la psychanalyse, Narcisse, Oedipe. Il met le complexe d'Oedipe, 'normal', 'parfait', par cette fonction quarte (le père en fonction quarte, pas en fonction tierce, où il pose le phallus) .

Le père est une fonction symbolisante, celui qui nomme. Il a fait des tentatives. Freud dit au père du Petit Hans : va dire au Petit Hans que le phallus de ta maman, le *vivimacher*, des sujets en ont et d'autres pas. Chez les sujets féminins, ta maman, cela n'existe pas.

Cela ne servait à rien, le père faisait cette tentative de nommer ce qu'il n'y avait pas.

Lacan l'explique en disant qu'il n'était pas assez .. pour faire le dieu-tonnerre, le père symbolique.

Le voile est un symbole, le père symbolique est toujours voilé. Donc d'une certaine manière il n'arrivait pas. Et le Petit Hans sortait avec une autre phobie, un autre mythe etc ..

Quand le père lui dit : il n'y a pas, cela ne sert à rien de chercher. Le Petit Hans répond : mais je l'ai vu, elle était nue et, en chemise, elle m'a montré son zizi, j'ai montré le mien, il y a même eu des témoins, car la bonne nous a vus.

Lacan relève : elle était en chemise toute nue.

C'est donc une opération entre voilement et dévoilement. Quelque chose doit rester dans ces deux termes, il construit un mythe, à quatre ou cinq ans : on voit et en même temps c'est voilé.

La fonction signifiante, le langage, permet aux choses de circuler, permuter

O.C : on pourrait même conclure avec Lacan, pas de langage (au sens où il l'entend, introduit par la fonction du père) pas d'objet. L'objet comme tel n'existe pas. Pour Freud, il ne peut exister que perdu. Il ne peut être perdu sans la coupure du langage. C'est très cohérent quand il introduit cela, il fait ensuite autre chose de la fonction paternelle, il la rend plus problématique, complexe, mais la direction est donnée. L'objet en soi est un mythe du sujet (on est déjà sur la bonne voie, déjà construit à partir du langage) ou un mythe philosophique .. Les philosophes croient naïvement qu'il y a du sujet 'tel quel' et de l'objet 'tel quel'. Mais sans langage, pour Lacan c'est impossible, sujet y compris.

D.S : Leslie ?

Leslie Ponce : je me demandais comment faire écho vis-à-vis de Narcisse ?

D.S : oui, alors faites-nous écho !

L.P : comment faire écho dans cette affaire ?

Je suivrais assez la position d'Olivier Cler, en disant il est vrai qu'il faut souligner cet aspect. Mais j'ajouterais

M.B : parle un peu plus fort

L.P : un peu plus fort ? Je parle très fort !

C'est à Freud, me semble-t-il, que revient l'honneur pour ainsi dire d'avoir réintroduit la question du langage. Comme disait Renato, au fond sa grande découverte, l'histoire '*Pour introduire le narcissisme*', vient de cette opération réflexive. Le ' je me', le ' vous-vous', quelque chose de ce genre

R.S : oui, une opération qui n'est pas du tout sexy

L.P : ce n'est pas sexy, justement

R.S : selon Freud, c'est un bonheur, mais pas très sexy

L.P : ce n'est pas très sexy en effet car Freud se posait, à ce moment-là, la question du désir. Raison pour laquelle il a parlé de libido, s'il a choisi ce mot c'est bien qu'il s'agit de quelque chose autour du désir, et il ne comprenait pas que pour certains sujets il y avait, et pour d'autres pas. En introduisant cette histoire, d'abord de réflexivité, en 1915, Freud introduit aussi '*Pulsions et destins des pulsions*', l'histoire de 'l'actif-passif'. A savoir les trois modalités du verbe grammatical. L'actif : Pierre bat Paul, le passif ... (j'en ai déjà parlé), et le réflexif. Freud pose la problématique du narcissisme en rapport avec ces trois modalités.

R.S : j'aime, je suis aimé et je m'aime

L.P : et je m'aime. Donc action, agir, subir ou être 'dans un palais de glace' être pris dans quelque chose.

Si Lacan a par la suite insisté sur la position, la fonction paternelle, le phallus et le langage, c'est bien qu'il a lu très sérieusement ce que Freud a introduit en 1914 avec '*Pour introduire le narcissisme*' et '*Pulsions et destin des pulsions*' en 1915. A savoir connecté à la question de la langue, les positions du sujet. Actif, passif ou réflexif.

D.S : c'est la question grammaticale.

L.P : la question grammaticale. Le verbe, comme on le dit, peut être pris dans ces trois postures, ces trois modalités. Et cela, nous le devons à Freud. C'est lui qui crée ce que j'ai appelé une 'grammaire de la pulsion' : cette pulsion n'est pas quelque chose qui sort du corps, mais une organisation avec des modalités qui peuvent être selon ces trois formes. Et le narcissisme n'est que l'un de ces cas particuliers, de ces trois modalités qu'il a voulu explorer dans le texte '*Pour introduire le narcissisme*'.

R.S : qui devient très intéressant car à partir de cette histoire de l'amour, l'amour réfléchi, il peut utiliser aussi toute une série d'autres affects et les pulsions

L.P : Bien sûr, jusqu'au

R.S : alors lorsqu'il l'idéalise, car il idéalise le narcissisme, pour lui c'est le bonheur, pouvoir être là dans ... Il s'agit presque d'un mécanisme de défense, surtout dans le narcissisme secondaire, mais son point d'interrogation reste l'hypochondrie. Dans cette dernière, il se demande comment se fait-il que cette stase de la libido soit désagréable ?

A mon avis, il lui manquait un instrument qu'il développera beaucoup plus tard, celui de l'agressivité. Il ne s'agit pas de stase de la libido mais de stase de l'agressivité réfléchie, qui provoque finalement cette chose auto-référente et pourtant désagréable.

M.S : je reviens avec ma question un peu naïve, mais ' j'aime, je suis aimé, je m'aime', cela ouvre-t-il la possibilité à ' on s'aime, nous nous aimons ' ? Car nous sommes toujours dans un sujet tout seul. Par hasard, on peut aimer ceux qui nous aiment ..

R.S : Lacan parlera là de la question de l'image, et de ce malentendu fondamental des amants,

M.B : j'aime l'autre car il me ressemble

R.S : non seulement des amants mais aussi de la transmission de quelque chose.

Nous connaissons bien le point de vue de Lacan sur l'amour, et surtout de l'amour entre l'homme et la femme, mais entre deux hommes ou deux femmes, ce n'est pas mieux. Vers la fin de sa vie, il dit : vous m'avez mal compris, vous pensez que je dis l'homme et la femme ne s'entendent pas, c'est inexact, l'homme et la femme s'entendent parfois, ils s'entendent hurler ! C'est le maximum d'entente que réussit à trouver le bel amour !

Marc-Antoine Antille : il reprend cette question à propos de l'objet au tout début du Séminaire IV, Lacan fait une critique à son époque, de cette idée de pouvoir être comblé par l'objet. Il y a toujours cette histoire de leurre.

M.S : c'est égal que ce soit amour. On peut dire ' je te parle, tu me parles, je me parle ou l'on se parle' ou ' je te tape, tu me tapes ..'

R.S : l'on dit une chose et l'on entend une autre

M.S : ces jeux à trois sont des positions subjectives, où le sujet se situe, il ne s'agit toujours pas de relation.

L.P : bien sûr, mais il se situe dans la langue. Son problème (au sujet) n'est pas de se situer par rapport à l'intersubjectivité. La question de Lacan, de la psychanalyse, ce n'est pas l'intersubjectivité, la place du sujet est dans la langue. C'est-à-dire s'il subit l'action, pour le dire de façon naïve, toute sa vie, il va se plaindre. Il pourra se plaindre autant qu'il le voudra, mais il lui faudra bien trouver un opérateur à l'intérieur de sa place dans la langue, pour renverser le rapport au verbe, à savoir qu'il devienne acteur quelque part, pour prendre les choses dans le vif de la clinique. S'il me, s'il se etc .. Il faudra aussi qu'il se repère par rapport au verbe et à la langue. Ce n'est pas par rapport au sujet. Je sais que les néo-freudiens ont développé au fond toute une pose par rapport à l'intersubjectivité, le transfert etc .. Balint avait cette position, la fin de l'analyse c'est : l'autre me ressemble. Moi, Balint, je suis le modèle

D.S : c'est la question de 'sans béance'. La réciprocité sans trou. Car dans la langue aussi

L.P : il y a des trous.

D.S : il y a des trous, on ne peut que 'mi-dire', il y a des malentendus

L.P : oui, c'est cela le problème

D.S : on n'arrive pas .. Je pense, en tout cas à partir de Freud (qui n'est pas non plus très positif eu égard à l'amour)

R.S : par rapport à l'amour de soi-même, il est positif. Il idéalise le narcissisme, mais peut-être que son narcissisme était idéal !

D.S : j'ai été formée par les Kleiniens, il y avait tout de même une position idéale, après la position génitale, avec aussi l'objet total, où l'on allait être plus ou moins stable, l'on pouvait se séparer complètement de l'autre, faire le deuil etc .. Et être heureux. Je caricature, et m'en excuse, mais j'ai un peu souffert avec les Kleiniens ! Il y avait cette idée, une position idéale. Alors comment la trouver ? Il n'y en a pas ! On peut trouver par la langue, on peut essayer, essayer.

Récemment, j'ai entendu une conférence d'Eric Laurent sur les 'restes'. Comment écrire, décrire (pour les écrivains) disait-il, la relation amoureuse ? Les écrivains essayant de décrire avec les attitudes aux relations érotiques, relations à l'autre .. Non, ajoutait-il, je renonce car l'on n'arrive pas, l'on recommence, il y a toujours cette tentative de décrire la relation amoureuse, avec ce qu'elle comporte d'échanges, de bonheurs .. Il passe ensuite au thème de l'imagerie cérébrale, aux doctorants en train de voir l'image d'un amoureux, celle de gens différents, comment rendre compte du moment de l'amour ? L'amant sur le corps de l'autre, comment capter cela par l'imagerie cérébrale, alors que la langue n'y arrive pas ? Une multitude de choses s'évaporent, que l'on n'arrive à rendre ni par la littérature ni par l'imagerie cérébrale.

L.P : c'est bien pour cela que

R.S : cette question de réciprocité est vraiment très intéressante. Reste à savoir si c'est une histoire d'idéal ou existe-t-il une réciprocité réelle ? Cela (la réciprocité réelle) même un sociologue ou un physicien ne pourrait répondre. Posons la question de cet idéal de jouissance réciproque et simultanée, une symétrie absolue. On le voit en clinique, des personnes qui le désirent. Réciprocité.

Intervient la problématique du voile par rapport à l'autre en tant que sujet. Et à l'autre en tant qu'objet, bien, il exprime toute une série de choses, mais en tant que sujet ?

Qui peut parler de l'autre comme sujet ? L'intersubjectivité n'existe pas.

L.P : en tout cas, cela n'a pas d'intérêt pour la psychanalyse.

R.S : même si Lacan parlait, au début, d'intersubjectivité

L.P : oui, oui

R.S : il a essayé de se convaincre

L.P : tout à fait

O.C : un autre élément très intéressant dans ce Séminaire, le nouage, c'était un peu votre désespoir lorsque vous disiez il est difficile à suivre ! Certains écrivent d'ailleurs (ce qui complique encore les choses) c'est le Moi et le Ça. Je vous le conseille vivement, on va se taper la tête contre les murs, mais c'est formidable car cela vous met à l'épreuve de toute résistance.

R.S : la prochaine fois, 18 janvier, Borie parlera du Séminaire III, les Psychoses, et Stevens.

O.C : je veux juste finir ma remarque pour éclairer ce désespoir que l'on peut avoir à lire Freud. Lacan ouvre une brèche dans la compréhension et la difficulté du narcissisme. En somme, il montre la position de l'enfant qui, n'ayant pas la réponse adéquate de la mère à son appel, fait une sorte de régression. Il montre clairement que ce que l'on appelle la toute puissance de l'enfant, que l'on a crue primaire, primitive (raison pour laquelle Monsieur parlait de Freud et du narcissisme primaire), Lacan nous dit que cela n'a jamais existé. La toute puissance de l'enfant est une réponse à la puissance de la mère. L'enfant (face à la puissance réelle, quand la mère passe d'imaginaire à réelle) fait une régression, paradoxale d'ailleurs car régression à un stade qui n'a jamais existé. Il se rabat sur l'objet, le sein comme objet qui nourrirait le besoin, il se rabat sur le besoin pour échapper à la question du désir tout puissant de la mère. Bien sûr, Lacan n'a pas encore introduit son concept majeur de la jouissance ...

R.S : nous allons devoir terminer, je remercie Michael Saraga, Daisy et Marlène.

Transcription faite par Lily Naggar